

**Geneviève Cadieux : de l'arbre à la mère**  
*Geneviève Cadieux 1700 la poste, Montréal*

Marie-Ève Charron

---

Number 275, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96141ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Charron, M.-È. (2021). Review of [Geneviève Cadieux : de l'arbre à la mère / *Geneviève Cadieux 1700 la poste, Montréal*]. *Spirale*, (275), 105–109.

# GENEVIÈVE CADIEUX: DE L'ARBRE À LA MÈRE

---

## GENEVIÈVE CADIEUX

1700 LA POSTE, MONTRÉAL

Du 21 août au 20 décembre 2020

1 – Présentée au Musée d'art de Joliette en 2015, la rétrospective a également fait escale à Halifax, à la Dalhousie House et à l'université Mount Saint Vincent. Son commissaire, Vincent Bonin, a poursuivi sa collaboration avec l'artiste en signant un des textes du précieux catalogue édité par le 1700 La Poste. Il comprend également les contributions d'Isabelle de Mévius et de Ji-Yoon Han.

2 – Quelques-unes des œuvres ont été présentées en 2019 à la galerie René Blouin.

Cette exposition de Geneviève Cadieux au 1700 La Poste, qui survient quelque temps après l'important solo présenté au Musée d'art de Joliette<sup>1</sup>, offre au regard la production récente<sup>2</sup> de l'artiste, mise en perspective avec des œuvres plus anciennes élisant la mère, sa mère, comme motif central. La figure maternelle apparaît cependant dans les œuvres situées dans les espaces latéraux du magnifique édifice de la rue Notre-Dame, alors que le public est accueilli par des arbres représentés en majesté. Il s'agit en fait d'un arbre, le même, dont le motif est répété avec des variantes conférant à chacune des trois occurrences une aura de véritables portraits. De l'arbre à la mère se joue l'appariement souvent exploré par Cadieux entre le corps et le paysage, auquel la séquence des œuvres laisse ici entrevoir le tracé de filiations matrilinéaires.

L'arbre élevé en sujet se trouve dans le désert du Nouveau-Mexique, à Ghost Ranch, où Cadieux s'est rendue sur les traces de Georgia O'Keeffe (1887-1986), dans une sorte de pèlerinage. La peintre américaine, connue pour ses paysages et ses fleurs aux confins de l'abstraction, en a fait sa demeure à partir de 1940, son art comme la légende autour de sa personne devenant ainsi inséparables de ce lieu. *Arbre seul (la nuit)* (2017) et *Arbre seul (le jour)* (2018) imposent dans la première salle leur présence, révélant le caractère exceptionnel de la rencontre vécue par l'artiste lors de sa visite dans l'impressionnant désert. Le soin porté au traitement des images transpose l'expérience du face-à-face avec le feuillu esseulé. Alors que la composition souligne sa verticalité, créant un fort sentiment de réciprocité avec soi, debout, des applications de feuilles de palladium et de feuilles d'or accentuent la matérialité des images, jusqu'à les faire palpiter de vie. Or plus aucune feuille ne subsiste sur les branches de cet arbre aussi pétrifié que son contexte, état marqué par la fixité de la photo.

Les opérations pratiquées sur les images prolongent l'instant du déclic en retenant le regard sur la surface. De nuit, sur la photo en négatif, le palladium sertit le tronc de fins rubans, suggérant le trajet décidé de la sève jusqu'au faite, tandis que de jour, sur les couleurs placides du désert, la feuille d'or réhausse en stries serrées l'horizontalité du sol, intégrant davantage l'arbre à son territoire par les racines. Ces matières opacifient la dimension physique des photographies, aussi caractérisées par la transparence du médium qui permet de représenter la scène avec précision et détails. Une fructueuse tension naît ainsi entre la matérialité de l'image et le référent, permettant chez Cadieux la comparaison de la surface de l'image avec la peau, métaphore qui oriente la lecture des méticuleuses interventions lumineuses en tant que sutures ou cicatrices, des motifs récurrents dans sa production. De là, les appliqués se font des signes de guérison, de réparation, voire d'embaumement, va jusqu'à avancer l'artiste<sup>3</sup>.

*Arbre seul (à l'aube)* (2018), est la troisième incarnation du motif de l'arbre, la moins réaliste avec sa palette bichrome qui se partage entre le rouge et le gris, entre embrasement et glaciation. Les éléments de cette nature s'organisent sous forme de traits précis en apparence découpés au scalpel. Dans cet univers tranchant, des volutes tracées par la feuille de palladium animent le ciel. L'œuvre se trouve à l'étage, vis-à-vis *Ma mère* (1992-2020)<sup>4</sup> à laquelle elle fait écho d'un point de vue formel, par les couleurs et la frontalité de la composition. Le saisissant portrait de la mère en vue rapprochée se démarque par le regard du sujet, perçant et voilé, fruit de la double exposition de ses paupières en action. La mère fait mine de s'effacer, mais domine comme l'arbre résistant, qui ne laisse pas la mort le figer. Cette monumentalité, dégagée par l'échelle des œuvres et la stabilité des compositions, reste précaire. La présence de la mère, ou de l'arbre, serait aussi fragile et éphémère. *Rubis* (1993), discrètement située à l'endos d'une cimaise, procède d'une rhétorique semblable. L'image en deux parties juxtapose le dos nu de la mère de l'artiste, précise le péritexte, et le gros plan de cellules sanguines suggérant un corps malade ou médicalisé, moins solide qu'il n'y paraît. Sur la peau se lisent des anomalies soudainement inquiétantes. Ici, comme précédemment, les œuvres sont évocatrices d'expériences douloureuses et inexplicables, que le temps resymbolise plutôt qu'il ne les efface.

La représentation de la mère fait pour ainsi dire retour dans l'œuvre de Cadieux. C'est elle qui, depuis 1992, brille dans le ciel montréalais sur le toit du Musée d'art contemporain, sous la forme d'un panneau publicitaire, par le détail agrandi de ses lèvres dans *Voie lactée* (1992). Sa présence se fait autrement plus éthérée dans *La mer et l'enfant* (1997), œuvre méconnue montrée récemment dans une exposition de groupe à la galerie Blouin-Division, qui représente l'artiste<sup>5</sup>. À la plage, la silhouette d'une femme en bikini s'élance dans la lumière solaire, une scène énigmatiquement embuée comme l'étiollement d'un souvenir heureux, disparu avec l'enfance. Avec les membres de sa famille biologique, présents depuis toujours dans son travail, l'artiste voyage librement vers ses racines et en imagine des ramifications qui vont au-delà de sa personne. Dans l'exposition, la figure maternelle est rapprochée des vues du désert de Ghost Ranch et de son arbre, et, par métonymie, à O'Keeffe, en qui Cadieux semble reconnaître une famille artistique. Ces deux affiliations matrilinéaires évoquent plus largement une mise au monde, piste encouragée par les autres œuvres du corpus qui font une place aux astres et au cosmos.

3 – Geneviève Cadieux s'entretient avec Ji-Yoon Han dans un documentaire réalisé par le cinéaste Bruno Boulianne pour le 1700 La Poste.

4 – L'œuvre est un fragment tiré du triptyque *Portrait de famille* (1991).

5 – *Exposition inaugurale*, Montréal, galerie Blouin-Division, 14 juillet-26 septembre 2020.





Chez Cadieux, l'espace céleste se manifeste diversement, qu'il s'agisse des volutes argentées, dans *Arbre (à l'aube)*, ou des points rouges en constellation dans *Rubis*. Le corps humain en est souvent la surface d'inscription, emboîtant les échelles macro et micro, et les cieux dans la terre. L'arbre, en tant que végétal, est au cœur de ce phénomène, comme il est tentant de le penser avec le philosophe Emanuele Coccia, dans la métaphysique du mélange qu'il propose : « *Les plantes ont fait de la vie un dévouement perpétuel au ciel [au soleil], à ce qui s'y passe, tout en étant bien enracinées dans la terre. [...] « La source ultime de notre existence c'est le ciel », poursuit-il, renversant ainsi l'ordre préétabli qui fait du sol notre ancrage profond. « [L]a profondeur, ce sont les astres ; la terre et le ciel, eux, sont l'extension de notre peau. » (La vie des plantes, 2018)*

Le soleil et la lune, les astres du jour et de la nuit, sont justement les autres figures marquant les paysages de Cadieux. Dans *Sans titre* (2018), seul élément sculptural de l'exposition, ils sont concentrés dans une sphère au sol, moitié or, moitié argent. Il est judicieux d'avoir ajouté, bien qu'à l'étroit au sous-sol, les œuvres plus modestes, mais néanmoins fortes, que sont *Luna* (2016) et *Dark River (diptyque)* (2016). Ces images s'attardent sobrement sur les effets envoûtants de la lune, formant pour l'une un seul point lumineux qui se détache dans l'horizon noir et, pour l'autre, une myriade de reflets dans un plan d'eau capté serré. Le référent se perd au profit du mouvement suggéré par la surface réellement miroitante créée par les rehauts d'or et d'aluminium. Ce délestage de la photographie référentielle se confirme dans le plus récent opus de Cadieux, *Firmament* (2020), qui ouvre l'exposition. L'immense fond noir, profond, s'anime uniquement de feuilles d'or, des points dorés qui parfois se détachent en frêles lambeaux, comme les indices renouvelés de l'appartenance du corps au ciel, à présent et pour l'éternité.



- P-107    ARBRE SEUL (LE JOUR)  
2018  
Impression au jet d'encre sur papier chiffon  
rehaussée à la main à la feuille d'or  
244 x 305 cm
- P-107    ARBRE SEUL (LA NUIT)  
2017  
Impression au jet d'encre sur papier chiffon  
rehaussée à la main à la feuille de palladium  
305 x 305 cm
- P-108    RUBIS  
1993  
Épreuve couleur sur plexiglas  
267 x 358 cm
- P-109    MA MÈRE  
1992-2020  
Impression au jet d'encre sur papier chiffon  
152 x 163 cm
- Avec l'aimable permission de l'artiste  
et du 1700 La Poste